6e ANNÉE, N° 505. — SAMEDI, 24 MAI 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata.*

Dans les villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 3, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... 6 mois, 4 piastres, 8 colonni.
Provinces et Etranger ..... 6 mois, 9 -

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Mai.

Dans notre feuille du 14 de ce mois, nous avons annoncé que l'Assemblée législative de Samos, voulant témoigner au Sultan toute sa reconnaissance pour les bienfaits inappréciables accordés à l'île par son gouvernement impérial, avait décidé qu'une fête serait établie en l'honneur de S. M. et célébrée tous les ans le 1er/13 mai. Voicile décret de l'Assemblée :

Traduction littérale du grec.

« L'Assemblée générale des Samiens, prenant en considération sérieuse les dons infinis que S. M. I., notre auguste Souverain et Maître le Sultan Abdul-Medjid-Khan, a toujours prodigués et ne cesse de prodiguer à cette principauté de Samos, qui est un dépôt sacré confié par le Très-Haut au sceptre puissant de l'Empire, et mue d'un profond sentiment de reconnaissance pour les bienfaits et les soulagemens accordés aux Samiens qui se trouvent sous l'ombre bienfaisante de la protection de Sa Majesté Impériale;

» Pénétrée de reconnaissance pour la bonté inexprimable, la clémence, l'amour paternel et la miséricorde de S. M. I. pour le bonheur du peuple de Samos, sujets fidèles de l'Empire Ottoman;

» Appréciant les bienfaits inépuisables, les louanges innombrables, les dons, au-dessus de tout prix, des privilèges accordés par des firmans impériaux;

» Ayant sous les yeux la miséricorde impériale qui a couvert les derniers événemens du pays, pourvoyant aux hommes qui nous trompaient, et reconnaissant la haute faveur impériale, par laquelle, inspirée de Dieu, la S. Porte a daigné choisir et nous envoyer, comme Caïmacam de la principauté, notre aime M. Georgès Conémènos, personne ornée de vertus et de mérites rares et inappréciables, et dont la présence salutaire a calmé la tempête des esprits de l'île et amené la paix et la tranquillité publique qui régnent aujourd'hui dans le pays;

» Considérant la bonté impériale qui a couvert de sa magnanimité les hommes égarés et leur a accordé les moyens de retourner dans le pays;

» Obéissant à la voix et aux vœux de la population de Samos que l'Assemblée représente,

DÉCRÈTE:

» 1° Une cérémonie, selon les formes de notre religion, aura lieu chaque année, le 1er mai, au siège de l'administration, afin de prier le Très-Haut pour la conservation de la vie et pour le règne inébranlable de S. M. I., notre très-pieux Souverain et maître le Sultan Abdul-Medjid-Khan.

» 2° A cette cérémonie seront réunis tous les prêtres de l'île et des commissions composées de primats de tous les faubourgs et villages.

» 3° Le jour du 1er mai sera considéré comme une fête sacrée, pendant laquelle le peuple priera en faveur de S. M. I. le Sultan, de sa maison impériale et de son gouvernement.

» Le présent décret, inséré dans le corps des décrets, signé de tous les représentans de pays et scellé avec le grand sceau de l'île, sera présenté à M. le caïmakam de la principauté.

» Fait et publié à Chora de Samos, le 27 avril 1851 (v. s.).

» *Le Président, Les Représentans, L'Evêque de Samos.*

(*Suivent les signatures*).

» Le Secrétaire. »

Conformément à ce décret, la fête qu'il institue a été célébrée le 1er/13 mai au milieu du plus grand enthousiasme. Nous en donnons les détails d'après la lettre suivante que nous avons reçue de celle-ci.

» Samos, 14 mai 1851.

» Je regrette que le temps ne me permette pas de vous écrire avec toute l'exactitude possible la splendeur, la joie générale de la fête que nous avons celebrée hier. C'était quelque chose d'électrique; toute la population y a pris part : on s'y était rendu des points les plus reculés de l'île; trois bricks chargés de familles étaient venus de Marathorambo.

» On s'est rendu de l'hôtel du caïmacam à l'église : c'était une procession admirable. Trois cents prêtres vêtus de leurs plus beaux habits ecclésiastiques marchaient en tête; puis suivaient les chanteres précédant le caïmacam en grand uniforme ayant à sa gauche l'evêque de l'île. Un vieillard vénérable et d'une grande instruction, le président de l'assemblée, était placé immédiatement après M. Conémènos, et portait sur un plat d'argent le décret instituté de la fête. Venaient ensuite les membres de l'assemblée législative, les primats et la population de tout sexe et de tout âge. Bien qu'il y ait de l'hôtel du caïmacam à l'église une demi-heure de chemin, toute cette grande distance n'en était pas moins occupée par la procession.

» Sur un des points du trajet, il avait été dressé un arc de triomphe sur lequel étaient inscrites diverses devises en l'honneur du Sultan : on y avait également figuré les emblèmes de l'empire. A chaque coin de l'arc de triomphe, on avait placé le pavillon ottoman au-dessous duquel se trouvait le pavillon de l'île.

» Après que tous les assistans furent entrés dans l'église qui était comble, le plus grand silence s'y établit aussitôt, et le vénérable président de l'assemblée législative lut le décret dont je viens de parler, et le remit ensuite à M. Conémènos. Une messe fut ensuite chantée au milieu du plus profond recueillement. Après l'Evangile, le caïmacam fit l'allocution suivante qui reçut la plus vive approbation de la nombreuse assistance :

» Samiens, la joie sincère et cordiale que je remarque en vous tous qui vous êtes réunis ici et nombreux de chaque partie du pays, est l'expression la plus belle des sentimens de profonde reconnaissance qui remplissent vos cœurs au souvenir des bienfaits de la clémence, de la justice, de la munificence inépuisable dont S. M. I. le Sultan Abdul-Medjid, notre auguste et souverain Maître, n'a cessé de combler tous ses sujets, et particulièrement la population de Samos.

» Samiens ! saint, en effet, et beau est pour nous tous ce jour où nous adressons, réunis pour la première fois à cet effet, des vœux et des prières en faveur de notre magnanime et bienfaiteur Empereur et maître légitime. Et la joie, le contentement, l'enthousiasme de tous, est la plus éloquente et la plus expressive harangue en faveur de S. M. I. le Sultan.

» Quelle autre gloire, plus grande que celle qu'il reçoit aujourd'hui, peut désirer notre Souverain et bienfaiteur, adoré et béni qu'il est, du fond du cœur d'un peuple spontanément accouru pour fêter ce jour plein de joie et de bonheur ?

» Les bienfaits que S. M. I. notre Souverain et maître accorde aux peuples sujets de son Empire, sont le joyau le plus éblouissant de son trône, et son appui le plus solide. C'est par ses bienfaits que son autorité a été rendue chère, et qu'il devient tous les jours plus désirable aux peuples d'être sujets du Sultan. Et la gloire qu'il en résulte est une gloire qui ne vieillit jamais.

» Samiens ! comme représentant du gouvernement impérial, je ne puis que vous exprimer du fond du cœur des remerciments pour l'enthousiasme et l'amour profond que vous avez pour S. M. I. notre Souverain et maître.

» En nous rappelant, de plus, que la fête de ce jour est pour nous une fête particulière, pour avoir été sauvés d'une terrible catastrophe que l'intrigue avait appelée sur vos têtes et votre pays, nous devons bénir doublement le nom auguste de S. M. le Sultan qui a daigné jeter un voile d'oubli sur votre conduite et qui, au lieu de punir, nous accorde amnistie et bienfaits. Nous devons donc, désormais, vous efforcer, en rejetant avec mépris les passions, et avec concorde, sincérité et patriotisme, aussi bien que par une conduite à venir sage et tranquille, de nous montrer dignes des dispositions bienfaisantes de S. M. I. le Sultan, et prouver que nous apprécions ses bienfaits en nous occupant du développement et du bonheur du pays.

» Les semences a été jetée dans les travaux graves et sérieux de notre assemblée générale. Cette semence offerte sincèrement et généreusement portera, je n'en doute pas, de beaux fruits pour votre pays. Je le désire et pour vous et parce que, lorsque rappelé par mon gouvernement, je me trouverai loin de vous, il restera dans le cœur de la population entière le souvenir que la S. Porte a envoyé parmi vous un homme qui n'a eu en vue que votre bonheur et uniquement votre bonheur.

» D'une seule voix, O chef et avec un juste enthousiasme, crions donc : *Vive le bienfaiteur de l'humanité* Sultan Abdul-Medjid-Khan. »

» Ce cri fut cent fois répété par tous les assistans.

» Un samien lut ensuite un discours sur le même sujet, qui dura environ une heure.

» Après les prières qui se terminèrent par des chants exécutés par de belles voix, la procession reprit le chemin de l'hôtel du caïmacam dans le même ordre de sa marche à l'église et chanta, durant ce nouveau trajet, les louanges de S. M. I. le Sultan. M. Conémènos reçut ensuite les félicitations de tous les primats.

» Puis un banquet fut offert par le caïmacam aux étrangers et à un grand nombre de primats.

» Le soir, comme la veille, la ville fut illuminée, et la population se livra aux plaisirs et aux réjouissances qui avaient été préparés par les soins de l'administration.

» Cette glorieuse fête s'est passée dans le plus grand ordre : on n'a pas eu à déplorer le moindre accident. »

Tel est le compte-rendu de la fête du 1er/13 mai à Samos, qui nous suggère naturellement les réflexions suivantes. Il y a quelques mois à peine, l'île de Samos était dans la plus grande agitation; aujourd'hui elle est dans le plus grand enthousiasme. Et cependant les intentions du gouvernement impérial n'étaient pas alors autres qu'aujourd'hui. Qu'a-t-il fallu pour amener ce revirement ? Que les Samiens s'éloignassent des intrigans et des brouillons qui jusque-là avaient tant fait de mal au pays, et que les excellentes pensées de la S. Porte eussent pour agent et interprète dans cette île un homme loyal, et n'ayant d'autre soin, d'autre souci que le succès de sa mission. Nous devons rendre justice au caïmacam actuel : il ne néglige rien et il met toute son intelligence, tout son dévouement à se montrer digne de la confiance impériale et à faire pénétrer dans tous les esprits le haut degré de sollicitude paternelle que S. M. I. le Sultan a et a toujours eu pour tous les pays soumis à son glorieux sceptre.

Cependant, il faut bien le dire, puisque c'est une triste vérité : il y a encore des gens, en très-petit nombre, il est vrai, dans l'île et hors de l'île, assez ennemis de la tranquillité de ce pays, pour voir avec un esprit de basse jalousie la conduite honnête et zélée de M. Conémènos. Et ils vont, parlant dans l'ombre et s'efforçant de semer la défiance contre le caïmacam pour en récolter sans doute le désordre à leur profit. On dirait que l'ordre et la prospérité qui commencent à renaître dans l'île, les offusquent. A leurs yeux, M. Conémènos a un tort impardonnable : il fait respecter et aimer l'autorité souveraine de la Porte, il tâche de donner une plus vive impulsion aux intérêts matériels, intellectuels et moraux du pays; en un mot, il comprend son devoir et l'exécute avec loyauté. Quel grief plus grand peut-il y avoir aux yeux de ceux qui n'ont jamais compris le leur, et qui espèrent, sans doute, arriver, à travers les troubles, à la réalisation de leurs misérables desseins, de leurs coupables ambitions. Rien ne les blesse comme la sincérité, comme le dévouement; aussi, ne comprenant pas grand chose aux plus nobles sentimens, s'en déclarent-ils les ennemis les plus acharnés. L'expérience qui se fait par eux ou par d'autres les irrite quand elle fait tort à leur ignorance et à leurs mauvaises passions; et plutôt que d'y trouver un motif de changer, ils persévèrent, dussent-ils accumuler ruine sur ruine. Le meilleur moyen d'avoir raison de ces honteux intrigans, c'est de les surveiller tout en les méprisant, et surtout de faire sans cesse et toujours son devoir. Dans cette double condition, on paralyse toutes leurs menées, et si nous avions des conseils à donner, celui-là est le seul que nous offririons à M. Conémènos, qui trouvera de la sorte la force qui lui est nécessaire pour continuer à se montrer digne de la confiance du gouvernement impérial, ambition légitime et qui le préservera de tous les écueils en même temps qu'il y trouvera sa récompense.

Les pièces suivantes sont publiées par le *Zimbral*, journal moldave, N. du 5 mai, à l'occasion de l'évacuation des principautés; elles sont communes aux deux pays de la Moldo-Valachie :

« Mehmed éfendi, muhurdar du ministère des affaires étrangères, dont nous avons annoncé dans notre dernier numéro le départ de Constantinople, est arrivé dans cette ville vendredi dernier, à du courant, à 4 heures après-midi, porteur de firmans impériaux, et entre autres celui par lequel S. M. le Sultan a daigné sanctionner le nouveau Règlement qui va améliorer le sort des villagesois de la Moldavie, en donnant par là une nouvelle preuve de Sa Haute sollicitude pour le bien-être des sujets de son Empire.

» Dimanche, 4 du courant, à l'heure de midi, a eu lieu, au palais princier, la cérémonie de la lecture des firmans impériaux. A cette fin, toutes les classes de la société, le clergé, la noblesse, les fonctionnaires publics et la bourgeoisie ont été convoquées pour y assister. S. A. le Prince Ghyka donne une plus vive impulsion aux intérêts matériels, intellectuels et moraux du pays; en un mot, il comprend son devoir et l'exécute avec loyauté. Quel grief plus grand peut-il y avoir aux yeux de ceux qui n'ont jamais compris le leur, et qui espèrent, sans doute, arriver, à travers les troubles, à la réalisation de leurs misérables desseins, de leurs coupables ambitions. Rien ne les blesse comme la sincérité, comme le dévouement; aussi, ne comprenant pas grand chose aux plus nobles sentimens, s'en déclarent-ils les ennemis les plus acharnés. L'expérience qui se fait par eux ou par d'autres les irrite quand elle fait tort à leur ignorance et à leurs mauvaises passions; et plutôt que d'y trouver un motif de changer, ils persévèrent, dussent-ils accumuler ruine sur ruine. Le meilleur moyen d'avoir raison de ces honteux intrigans, c'est de les surveiller tout en les méprisant, et surtout de faire sans cesse et toujours son devoir. Dans cette double condition, on paralyse toutes leurs menées, et si nous avions des conseils à donner, celui-là est le seul que nous offririons à M. Conémènos, qui trouvera de la sorte la force qui lui est nécessaire pour continuer à se montrer digne de la confiance du gouvernement impérial, ambition légitime et qui le préservera de tous les écueils en même temps qu'il y trouvera sa récompense.

FEUILLETON.

LA VILLÉGIATURE A CONSTANTINOPLE.

ÉPITRE A UN AMI.

Vous demandiez pourquoi, quand le soleil de mai
Fait gonfler le tissu du bourgeon parfumé,
De festons de bluets et de boutons d'or brode
Les champs épanouis, tuniques d'émeraude,
De floions odorans blanchit les églantiers
Et de lilas persan tapisse les sentiers,
Pourquoi, moi seul fidèle à la cité poudreuse,
Je ne vais pas chercher, dans la campagne ombreuse,
Sous le dôme des bois abritant mon yali, (1)
Le repos et les fleurs, un air pur et l'oubli.
Ami, n'accusez pas ma longue impénitence :
Dans ce bref exposé vous l'rez ma défense.

Siôté que le printemps, du Bosphore au Fanal,
Des champêtres plaisirs a donné le signal,
A chaque carrefour, à chaque coin de rue,
Où de chiens aboyans une meute se rue,
Le passant effaré voit les lourds arabas (2)
Sur le pavé glissant traîner avec fracas
De meubles entassés un tremblant échafaz;
Et jusqu'à la villa que choisit son caprice,
Confiant sa fortune au hasard des chemins,
Parmi les rocs poistus et les béans ravins,
Le citadin, rebelle aux charmes de la ville,
Transporte, au bout d'un jour, son mobilier fragile.
Vous décrirai je, ami, ce voyage sans fin
Où, brûlé du soleil, le relapsi citadin,
Pestant, aiguillonnant le pesant attelage,
Sème sur le chemin les trésors du ménage;
Les tapis en lambeaux et les sofas soyeux
D'eux-mêmes s'installant dans les fossés bourbeux,
Les vases ébréchés roulant dans la poussière,
Les coffrets s'enterrant au fond de chaque ornière?
Non; plutôt arrivons, moins que lui cahotés,
Au réduit solitaire où, fuyant les cités
Et secouant le poids des soucis de la veille
Ainsi qu'un papillon que le printemps éveille,
Il doit, heureux et libre en son obscurité,
Cultiver et les fleurs et le doux farniente.
Dans un humble hameau, cla rieme sur la grève
Où parfois le Bosphore en gémissant soulève
Sa vague dentelée et ses flots azurés,
Au milieu d'un amas de toits mal assurés,
De maisons en suspens sur de sombres ruelles
Où quelque arbre effeuillé, comme un oiseau sans [ailes,
Grelotte dans un coin et se cache au regard,
S'abrite la villa du nouveau campagnard.
Dans ce champêtre asile un pompeux étalage
De meubles échappés aux dangers du voyage,
Rappelle le confort du foyer délaissé.
Du fin tissu de Smyrne un plancher tapissé
Cache sous mille fleurs sa surface inégale;
Les rideaux ondoyans, dès l'aube matinale,
N'y laissent pénétrer qu'un demi-jour douteux;
Le lustre se balance au plafond raboteux
Et les vases fleuris, droits sur leur étagère,
Alongent leur long col herissé de bruyère.
C'est la ville et sa luxe au milieu d'un hameau
Où tout manque, de l'ombre, un doux ciel et le l'eau!
Palais qui prennent feu comme un paquet de paille,
Villas où le soleil, glissant sur la muraille,
Honteux comme un voleur qui craint la trahison,
Attend, pour pénétrer au sein de la maison,
Que le vent lève un coin de l'étoffe batisée.

—Mais avant d'entamer la pénible Odyssée
Du nouveau campagnard qu'au fond de la cité,
L'arrachant d'un sommeil chèrement acheté,
L'agiotage appelle et le comptoir réclame,
Ami, promettez-moi que jamais yeux de femme,
Si beaux que soient ces yeux et si doux son sourire,
Ne liront cette épître où des pauvres maris
J'ose, peintre indiscret, esquisser le martyre :
Elle prendrait mes vers pour un trait de satire.

Aussitôt que l'aurore, empourprant l'horizon,
Fait luire sur les monts un printannier rayon,
Le lointain tintement de la cloche marine
Précède le bateau qui sur les flots chemine,
Et, comme un glas funèbre, éveille le dormeur
Mollement assoupi dans la douce torpeur
Qui change le sommeil en un rêve extatique.
Il se lève et maudit cet appel despotique;
Mais à peine peut-il dans un moka bien chaud
Puiser avec bonheur un courage nouveau;
Car la vapeur s'irrite et ne sait pas attendre.
Il se hâte, se trouble et, pour vouloir tout prendre,
Ne prend rien. Il se trompe: il sort, monte, descend,
Revient. — Un jour, dit-on, tant son trouble était [grand,
Il prit pour son carnet un livre humanitaire.
— Il part, voie au bateau dont la roue en colère
Sur les dalles du quai brise les flots pressés,
Et laissant, à l'abri des stores abaissés,
Sa famille, endormie en dépit des moustiques,
Lutter contre l'ardeur d'un climat des tropiques,
Il va prendre d'assaut sa place sur le pont.
Si la mer est paisible et le voyage prompt,
Sous la brise du Nord si le bateau s'incline,
Si nul acier brise n'entrave la machine,
Si nul canot heurté ne s'empêtre au timon,
Le soleil a déjà dépassé l'horizon,
Quand notre voyageur fait son entrée en ville.
Il débarque, et coupant à travers la flotille
Des caïques pressés aux échelles du port,
Il court vite au comptoir s'assurer tout d'abord
Si nul bras indiscret n'en a forcé la porte.
Puis, caché tout le jour dans cette place-forte
Dont les laissez-passer sont seuls des bordereaux,
Il attend, plume en main, qu'Eyoub sous ses côteaux
Enferme du soleil le disque qui s'abaisse.
—La vapeur siffle au port et le signal le presse:
Il part. — J'en connais un que retenait encor,
Au moment du départ, toute une affaire d'or.
Il n'a plus qu'à poser sur une blanche feuille
Son nom. A ce moment suprême il se recueille
Et suppute déjà capital, intérêt,
Puis intérêt doublé, sommation, protêt,
Jugement et saisie, en un mot, sa fortune.....
Mais soudain réveillé par la cloche importune,
Jetant plume et papier, jusqu'au pont en deux sauts
Il arrive. O malheur! soulevé sur les flots,
Le bateau balancé sa coque gracieuse;
La brise au soin chassait la fumée, et raillense
La roue, en battant l'eau, disant : il est trop tard.
— Figurez-vous, ami, l'horreur de son regard!
—Pour joindre ce bateau qui fuyait à sa vue,
Remise au lendemain, l'affaire était perdue?
Que faire? Resté là, morne et froid, sur le pont!
Doit-il... Mais un penser illumine son front
Et raffermit son cœur à cette heure critique :
— Un canot, un canot! De l'or pour un caïque!
— Le voici. — Confiant à cet étroit plancher
Sa fortune et sa vie, il fuit et va chercher,
Dans le balancement de la frêle nacelle,
Une distraction à sa peine mortelle.
— Mais à peine sort-il de l'enceinte du port
Que sur les flots s'abat une brise du Nord;
Le Bosphore s'efface en une brume vague.
Et ballotté, poussé, roule de vague en vague,
Désespéré, perdu sur l'abîme des mers,
S'élevant jusqu'aux cieux, descendant aux enfers,
Que de fois il se crut à son heure suprême!...
La nuit au firmament fixait sa lampe blême,
Quand le nouvel Ulysse, aux vagues échappé,
Regagna son foyer, demi-mort, éclopé;
Pour comble de malheur, la fièvre, dans sa chambre,
Le tint plus de deux mois grelottant de tout membre.

S'il arrive à bon port, quand le ciel rafraîchi
Fait luire dans les flots son écrin réfléchi,
Il conduit sa famille en brillante parure,
Guirlandes aux cheveux et fleurs à la ceinture,
Dans un café de bois, ouvert à tous les vents,
Où la foule, groupée en des balcons mouvants,
Lorsque la brise aux champs effeuille l'aubépine
Et parfume les airs d'une senteur marine,
Boit la bière mousseuse en de poudreux hanaps
Et, sous les feux du ciel, contemple les maytaps (1)
Dont le tube brûlant embaume la narine
D'un mélange fumeux de soufre et de résine.

—Est-ce donc là goûter les charmes du printemps
Que de porter, craignantes courses en pleins champs
Le sofa de la ville au yali du village?
Mais s'il faut acheter, au prix d'un long voyage,
Ce repos si souvent aux vagues disputé,
Moi, sofa pour sofa, j'aime mieux la cité;
Car partir chaque jour, pressé dans sa toilette,
N'est-ce point faire, ami, le jeu de la navette?
Puis ces meubles, déjà maltraités au départ,
Le retour, plus cruel, les détruit sans égard.
— Quand jadis, je le sais, la peste meurtrière
Changeait toute une ville en vaste cimetière,
Riche ou pauvre, chacun allait, loin du fléau,
Près des flots bleus et purs chercher un air nouveau.
La peste a disparu; mais l'usage ainsi reste,
Et le moindre commis, rendant grâce à la peste,
Sans grands frais au hameau peut, du soir au matin,
Exercer le métier de seigneur chatelain.

Oh! laissez-moi vous dire un souvenir d'enfance
Qui fait battre souvent mon cœur.-C'était en France.
Dans ces fertiles champs où le Normand madré
Récolte à pleins tonneaux le pétillant poiré,
Caché parmi les bois, comme un nid d'alouettes,
Un château, couronné de tourelles coquettes,
Sur une cour grillée étageait son perron
Et, tout le jour, ouvrait fenêtres et salon
Aux parfums d'un jardin dont les routes fleuries
De roses et de lys formaient des galeries.
Dès qu'un rayon nouveau, se glissant dans les bois,
Sur les branches en fleurs éveillait mille voix,
Les hôtes du manoir allaient, parmi les herbes,
Troubler les doux ébats de ces lièvres superbes
Qu'on voyait du château courir sur le gazon,
Ou, gravement assis à l'ombre d'un buisson,
N'oguer le plomb mortel et faire leur toilette.
Puis, le soir, quand lassés de forcer leur retraite,
On de poursuivre aux champs la caille et la perdrix,
Les hôtes s'assemblaient sous les nobles lambris,
Quelque histoire lugubre ou d'esprit égayée
Jusqu'à l'aube prochaine occupait la veillée;
Ou sur le piano Mozart et Rossini
Enivrait tous les cœurs de leur charme infini;
Et parfois des lazzis du gaulois vaudeville
La verve inépuisable et la gaîté facile
De rires éclatans emplissaient le castel.
Quand la première étoile étincelait au ciel,
Parfois aussi laissant la barque fugitive,
Sans voile ni timon, flotter à la dérive
Sur le faible courant du ruisseau de cristal
Qui cachait sous les joncs son azur virginal,
On s'en allait au loin, voguant à l'aventure,
Ouïr la voix de Dieu qui parle à la nature,
Lorsque l'oiseau s'est tu sous son épais abri,
Lorsque le grillon dort dans le sillon fleuri,
Lorsque seule la lune, argentant le feuillage,
Trace sur le gazon sa fantastique image.

C'est ainsi qu'au château, de plaisirs en plaisirs,
Jusqu'aux neiges d'hiver, promenant ses loisirs,
En Europe on comprend la Villégiature.
J'ai fini mon récit : c'est à vous de conclure.

Georges Mochet.

---

(1) Maison de campagne sur le Bosphore.

(2) Lourdes voitures attelées des bœufs.

(1) Sorte de chandelles qui versent une pluie de feu.